

Eugenio Zolli, ex-Grand-Rabbin de Rome

(1881 – 1956)

par

Geneviève DUHAMELET

Je n'ai rien renié, j'ai la conscience pure. Je suis sûr de n'avoir fait que m'affirmer moi-même sans rien renier... Le Dieu de Jésus-Christ et de saint Paul n'a-t-il pas été le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ?...

Ainsi parlait, au lendemain de son baptême, Eugène-Israël Zolli, ex-grand-rabbin de Rome, syncrétisant en lui-même l'acheminement du peuple élu, de l'amour de la Loi à la loi de l'Amour.

LES ENFANCES

Israël Zoller (car ce sont là son prénom de naissance et son vrai nom familial) vit le jour en 1881, à Brody (Galicie). Quand l'enfant eut cinq ou six ans, sa famille vint s'établir à Stanislavov. Son père y possédait une fabrique de soie. Mais les Russes, maîtres de la Galicie, édictèrent de telles lois douanières que les industriels étrangers furent acculés à la faillite. L'usine fut fermée.

Les Zoller avaient alors cinq enfants, quatre fils et une fille. Israël était le plus jeune. Les aînés trouvèrent des emplois à l'étranger. Une seule servante, une chrétienne âgée, demeura presque sans gages, dans la famille. Et la pauvreté s'installa au logis.

J'étais trop jeune pour comprendre la tragédie des personnes que j'aimais tant. Je réalisais que l'atmosphère de la maison était triste. Je voyais mes frères quitter la maison l'un après l'autre. Mais comment aurais-je compris ?

À huit ans, Israël entra à l'école hébraïque. M^{me} Zoller appartenait à une famille rabbinique, depuis quatre siècles, et son plus cher désir était qu'un de ses fils fût rabbin. Son benjamin, si plein d'intelligence, d'ardeur, de piété, répondit à ce désir.

C'étaient des temps de paix. Nous, les enfants hébreux, aimions nos camarades chrétiens et ils nous aimaient.

Un des meilleurs amis d'Israël était Stanislas, fils d'une veuve pauvre. Elle accueillait chez elle les camarades de son fils. Israël se sentait heureux, sans savoir pourquoi, dans cet humble logis. Les garçons faisaient ensemble leurs devoirs, tandis que la mère de Stanislas cousait près d'eux. De temps en temps, Israël levait les yeux et, sur le mur, en face de lui, il apercevait un crucifix de bois.

Qui était cet homme crucifié ? Était-il un méchant homme ? Tous les crucifiés sont-ils des scélérats ?

L'enfant songeait. Dans le Livre d'Isaïe, on parlait du *Serviteur de Dieu*, innocent et plus pur qu'aucun autre dans le monde. Il est brisé, humilié, épuisé par tant de souffrances. Et à son sujet sont

dites ces mystérieuses paroles : *Pourquoi l'avons-nous tourmenté et poussé à la mort, lui qui portait nos péchés ?...* Ce crucifié était-il le *Serviteur de Dieu* ?

Ainsi Isaïe, qu'on a pu surnommer le cinquième évangéliste, traçait au petit Juif le premier sentier vers la foi chrétienne.

LA MÈRE

La charité, c'est la mère qui l'enseignait. L'enfant devenu homme ne sait par quels mots rendre hommage à cette « douce mère mienne », si pieuse, si charitable, si oublieuse d'elle-même.

Israël n'a pas beaucoup plus de douze ans quand il commence à donner des leçons pour aider ses parents. Quelques années passent. Les Zoller ont quitté Stanislavov pour Léopol. C'est une grande ville. La pauvreté s'y supporte mieux parce qu'on y est moins connu. Et puis Israël peut y poursuivre ses études. Il prépare l'Université tout en continuant d'enseigner. Maître et élève à la fois, il est accablé de travail. Quand il a un moment à lui, il s'enfuit hors de la ville, dans la campagne, emportant un exemplaire des Évangiles qu'il a découverts alors.

J'étais profondément impressionné par ces mots : Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Il est vrai que dans le XIV^e psaume est la question « Qui pourra gravir la montagne du Seigneur ? » Et la réponse suit : « Celui dont les mains sont pures et dont le cœur est pur. » Les idées sont similaires, mais similitude n'est pas identité.

Ce Nouveau Testament était bien en effet nouveau pour le petit Juif polonais. Pourtant, cet Évangile d'amour, quelqu'un le vivait auprès de lui, sa mère.

Et cette mère allait le quitter. Une pneumonie la terrassa. Brûlée par la fièvre, elle ne cessait de prier, répétant les psaumes. Auprès de ce lit de mort, l'espoir parlait plus haut que la douleur. Israël alluma les cierges, « hommage de lumière, couronne de flammes », et baisant au front cette admirable morte, il se répétait la sixième béatitude : *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.*

DU COLLÈGE RABBINIQUE AU RABBINAT

Peu de mois après la mort de sa mère – il avait alors vingt-trois ans – Israël Zoller s’inscrivait à l’Université de Vienne, puis, après un semestre, à celle de Florence. Oriental et mystique, c’est pourtant l’humanisme et la latinité qui l’appellent. Ce Polonais ne connaissait pas l’italien et c’est en latin qu’il dut d’abord se faire comprendre.

Outre la Faculté des Lettres et de Philosophie, le Collège rabbinique accueillit cet élève exceptionnel. Mais ses maîtres juifs s’attachaient surtout aux problèmes du Rituel et discutaient sur des pointes d’aiguille. Au jeune Israël qui cherchait Dieu avec son cœur, de telles arguties semblaient négligeables. Aussi « dans Florence, cité des fleurs, (il) vivait des années froides et grises, au milieu des privations du corps et de l’esprit ».

Cette année 1904, il soutint une thèse de psychologie expérimentale qui lui valut son doctorat de philosophie et il publia ses premiers écrits.

En 1911, il est nommé vice-rabbin à Trieste et s’y marie deux ans plus tard. Sa femme, Adèle Litwak, lui donne une fille, Dora.

TRIESTE

À Trieste, M. Zoller éprouve quelques difficultés, car s’il tourne ses regards – et son amour – vers l’Italie, le grand-rabbin, son supérieur, met toutes ses espérances dans la carte autrichienne. La guerre 14-18 allait dénouer ce conflit. Mais, pendant cette période cruciale, M. Zoller est « la bête noire de la police autrichienne, quelque chose comme un super-Garibaldi ».

On le croyait plus irrédentiste qu’il ne l’était en réalité. Il aimait l’Italie, mais ne faisait pas de politique. Il ne s’intéressait qu’aux valeurs éternelles.

Durant ce temps d’épreuves, il trouve son refuge spirituel dans les Écritures :

Les figures qui m’attiraient le plus étaient Isaïe, Job, Jésus, Paul... La Bible entière était devenue pour moi une pierre précieuse cerclée d’une croix... Sur mon esprit, l’Ancien et le Nouveau Testament se

mêlaient en un tout harmonieux. Les lignes de communication entre les deux étaient ouvertes et la vie circulait de l'un à l'autre.

C'était vers la fin de 1917. La guerre dévastait l'Europe. La persécution, sous forme de mesures administratives, menaçait ceux qui avaient manifesté leurs sympathies italiennes. Et le foyer de M. Zoller fut dévasté par la mort de sa femme.

J'essayais vainement de noyer mes inquiétudes dans un intense labeur scientifique.

Un après-midi, j'étais seul à la maison, écrivant un de mes articles... Je me sentais entièrement détaché de moi-même, absorbé dans mon travail. Soudain, sans que je m'en aperçusse, je posai ma plume sur la table et, comme en extase, je commençai à invoquer le nom de Jésus. C'était une voix, plus qu'une voix, une âme qui criait : « Christ, sauve-moi ! »

Je ne trouvai pas la paix jusqu'à ce que je le voie, comme en un large tableau, en dehors du cadre, dans un coin noir de la chambre. Je le fixai un long temps, sans aucune excitation, seulement dans une parfaite sérénité d'esprit.

J'étais arrivé aux extrêmes limites du royaume de la Sainte Écriture de l'ancien pacte. Je me disais : « Jésus n'était-il pas un Fils de mon peuple ? N'était-il pas l'esprit du même esprit ? »

Cette vision fut-elle objective ou subjective ? M. Zolli, en la racontant dans son autobiographie, n'ose pas se prononcer. Il dit seulement qu'il n'en parla à personne, parce que cela ne regardait personne. Et son heure n'était pas encore venue.

En 1920, il est nommé grand-rabbin de Trieste, devenue italienne, et il professe la langue hébraïque à l'Université de Padoue. Beaucoup de prêtres catholiques y furent ses élèves et lui diront plus tard qu'ils priaient alors pour sa conversion.

C'est en 1920 aussi qu'il se remarie avec Emma Majonica, de Gorizia. Une seconde fille, Miriam, naît à son foyer reconstruit. Plein d'humour et de poésie, il s'attache à l'éducation de ses enfants, s'occupant des moindres détails, les soignant dans leurs petites maladies, consolant leurs peines naïves avec une tendresse quasi-maternelle, se plaisant à leur ouvrir l'esprit et le cœur. « Mon père m'a appris à voir le monde », nous dira l'une d'elles.

Il collabore à de nombreuses revues, publie des études d'histoire religieuse et d'exégèse. En même temps, sa vie

intérieure ne cesse de s'approfondir et, tandis qu'il écrit : « La conscience monothéiste telle que celle d'Israël, une conscience qui devient le feu, le feu qui illumine, brûle, consume, attire, ne peut être résultat de la réflexion », ce feu intérieur brûlait aussi dans son âme.

Une méditation sur saint Paul (il prenait le thème de ses méditations dans l'un ou l'autre Testament) le conduit à écrire :

Paul est converti. Abandonne-t-il le Dieu d'Israël ? Cesse-t-il d'aimer Israël ? Il serait absurde de le penser. Mais alors...

En 1933, il reçoit la nationalité italienne et, selon les prescriptions de Mussolini, doit changer son nom de Zoller en celui de Zolli.

Mais déjà, depuis plusieurs années, les persécutions raciales sévissaient en Allemagne (plus tard, tous ses frères seront massacrés). Et la propagande antisémite gagnait l'Italie.

À Trieste même, un professeur d'Histoire de l'Art, de bonne vie et mœurs, mais fasciste fanatique, entreprenait une série de conférences contre les Juifs. Les jeunes Israélites parlaient de boycotter ces réunions. M. Zolli les pria de n'en rien faire et, dans une entrevue avec le conférencier, il lui demanda simplement :

– Le Christ était-il un Juif selon la chair ? Et, sur la Croix, n'a-t-il pas pardonné à ses ennemis ?

L'autre, interloqué, ne sut que répondre.

– Alors, poursuivit le rabbin, un bon catholique peut-il considérer de telles conférences sans réaliser qu'il crucifie le Christ en esprit, dans sa sainte volonté, dans son enseignement ?... Dieu est amour.

Le chrétien comprit et, non seulement, il arrêta net les conférences, mais il devint l'ami du rabbin.

Là ne se borna pas l'action courageuse de M. Zolli en faveur de ses coreligionnaires persécutés au-delà des Alpes ; il accueillit les Juifs proscrits et, en 1933, au cours d'une cérémonie dans le temple, il critiqua sévèrement les lois de Nuremberg. Ainsi il amassait des charbons sur sa tête ; pour commencer, en 1938, il fut privé de la nationalité italienne et dut, à cause de cela, abandonner son poste à l'Université.

En 1940, cependant, la Communauté israélite de Rome lui offrit la chaire de grand-rabbin et le poste de recteur du Collège rabbinique.

GRAND-RABBIN DE ROME

Au sein de la Communauté israélite, les esprits étaient alors fortement divisés : une majorité favorable au fascisme se heurtait à une minorité nationaliste. Le grand-rabbin s'efforça de prêcher la paix. Il se disait lui-même apolitique. Pourtant les lois raciales – que Mussolini, en bon émule de Hitler, avait promulguées en Italie – atteignaient durement les Juifs, depuis les jeunes gens et les jeunes filles (et parmi elles Miriam Zolli) évincés de l'Université, jusqu'aux pauvres marchands de cartes postales à qui la police ne permettait pas, s'ils étaient Juifs, de dresser dans la rue leur petit éventaire.

En mai 40 vint la guerre. Les éléments fascistes s'affirmèrent plus intransigeants que jamais.

Pendant les événements se succédaient. L'invasion de l'Europe, dans sa presque totalité, par les Allemands, et ses terribles conséquences : destructions, déportations, assassinats, ne pouvait fonder une paix durable. À la fin, « l'espoir changea de camp, le combat changea d'âme ».

Le 17 juillet 1943, après le débarquement en Sicile, Roosevelt et Churchill s'adressèrent par radio au peuple italien : « ... Le moment est arrivé pour vous de décider si les Italiens doivent mourir pour Mussolini et pour Hitler, ou s'ils doivent vivre pour l'Italie et pour la civilisation. »

Le 3 septembre, l'armistice était signé. Mais, le 8, les troupes allemandes, refluant sur Rome, commençaient une occupation rigoureuse qui devait se poursuivre pendant neuf mois.

Qu'allaient devenir les Juifs, livrés aux pires éléments allemands (les S.S.) et aux pires éléments fascistes, devenus ardemment collaborateurs ?

M. Zolli avait des notions, hélas ! précises sur le comportement nazi à l'égard de ceux de sa race. Il fut secrètement prévenu que la persécution en Italie était proche. Il en avisa le Président des

Communautés israélites italiennes et le Président de la Communauté israélite de Rome. Mais ces hauts personnages ne prêtèrent aucun crédit aux informations et aux craintes du grand-rabbin. Or, celui-ci n'était que le chef religieux ; les mesures à prendre ne dépendaient pas de lui.

Il y eut des entrevues angoissantes et, à la veille de l'entrée des Allemands, une conversation au téléphone qu'il nous rapporte : « Ne vous tracassez pas, disait le Président . . . nous n'avons rien à craindre. Bonne nuit ! ... »

Près de M. Zolli, la concierge du Temple, une brave femme, tenait une bougie, l'électricité étant prohibée ce soir-là. En raccrochant le récepteur, le rabbin s'adressa à cette femme : « Souvenez-vous de ce que je vous dis. Il y aura un bain de sang dans Rome. Et qui sait combien de Juifs y laisseront la vie ! »

Malgré le souhait ironique du Président, la nuit du rabbin ne fut pas bonne, passée au refuge, dans le fracas du canon et les hurlements des sirènes. Le lendemain, quelqu'un lui dit : « J'écoute la radio de Londres. Il paraît qu'à leur entrée dans Prague, ils ont assassiné le grand-rabbin de la ville. Si vous m'en croyez, laissez votre maison pendant quelques jours. En rentrant chez lui, il rencontra sa femme et sa fille qui fuyaient : « Père, sauvons-nous... Ici, nous mourrons. » Silencieusement, ils se mirent à marcher droit devant eux. La pluie tombait... Ils traversèrent le fleuve. Ils se trouvèrent devant le Palais de Justice.

« La justice... où est la justice ?... » murmura le rabbin. Derrière le monument, dans le quartier des Prati, ils avaient de bons amis. M. Zolli leur confia sa femme et sa fille ; mais pour lui, faute d'avoir trouvé un asile, il dut rentrer le soir à son domicile. Dans l'obscurité, le pauvre homme changea ses vêtements trempés de pluie et de sueur et s'étendit sur son lit, les yeux grands ouverts : « Je suis un chien errant (et il rectifiait avec une ombre de sourire) non, un juif errant, c'est la même chose. Je suis juif, je suis le grand-rabbin de la Communauté romaine... je n'ai plus de nationalité... Que vais-je devenir ? »

Et, du profond de l'abîme, il cria vers le Seigneur avec les paroles des psaumes.

LE PROSCRIT

Quelques jours plus tard, comme M. Zolli sortait de la synagogue, il fut suivi par deux hommes et il entendit l'un dire à l'autre : *Das ist der mann !* (c'est l'homme). La Gestapo était à sa recherche.

Il fallait se cacher de nouveau. Grâce à des amis dévoués, Madame Zolli put être conduite dans une pension de famille plus que modeste. Miriam quitta Rome et se réfugia dans un village perdu des Abruzzes. Quant à M. Zolli, il trouva d'abord asile dans une petite chambre de faubourg.

Pendant ce temps, et particulièrement le 16 octobre, les Allemands s'attaquaient aux Juifs, les arrêtant et les déportant, ainsi qu'en fait foi l'inscription apposée plus tard sur la synagogue de Rome et dont voici la traduction :

Dans toute l'Italie – en ce fatal 16 octobre 1943 – plus de huit mille – déportés – martyrs – assassinés – À Rome – deux mille quatre-vingt-onze déportés – Ce ne sont pas là de simples chiffres – mais des crimes contre la civilisation – des offenses à la loi de Dieu – C'est un tribut de larmes de sang.

Peu auparavant, les Allemands avaient rançonné les Juifs. Vers la mi-septembre, ils avaient exigé d'eux, dans les vingt-quatre heures, et sous peine de l'arrestation de trois cents otages, le tribut de cinquante kilos d'or.

Le conseil fut réuni. M. Zolli, prévenu, ne jugea pas utile de se rendre à la réunion, qui devait être exclusivement financière ; mais il envoya 5 000 liras et sa chaîne d'or. Plus tard, il demandera à être inscrit le premier sur la liste des otages possibles. Le soir, un ami vint le prévenir que la collecte n'avait produit que trente-cinq kilos.

– Voulez-vous, demanda le messenger, aller au Vatican et tenter d'obtenir un prêt ?

– Tout droit ! en avant ! répliqua M. Zolli qui ajouta, faisant allusion à sa tenue négligée : Je suis habillé comme un mendiant.

Ils partirent tous deux. Le Vatican était gardé par la Gestapo, mais M. Zolli se présenta à la porte Sainte-Anne comme un ingénieur chargé d'inspecter des travaux. Tandis que son compagnon faisait les cent pas devant la porte, il put pénétrer

jusqu'à la secrétairerie d'État où le trésorier et un prélat le reçurent.

– Le Nouveau Testament ne peut abandonner l'Ancien, dit-il. S'il vous plaît, aidez-moi. Je m'offre moi-même comme caution et, puisque je suis pauvre, les Juifs du monde entier m'aideront à m'acquitter de ma dette.

Le trésorier disparut un instant. Il était allé trouver le Pape. Quand il reparut :

– Revenez tout à l'heure, dit-il, l'or sera prêt. Vous nous donnerez simplement un reçu.

– Remerciez pour moi Sa Sainteté, répondit le Grand-rabbin de Rome.

Et Zolli reprit sa vie d'homme traqué, connaissant la faim, le froid, l'obscurité, la solitude. Il n'avait pas même un livre pour occuper son esprit.

UN AUTRE JOB

En février 1944, M. Zolli écrivit à la Communauté israélite pour se faire payer ses émoluments. Mais le Conseil déclara son grand-rabbin démissionnaire (la collaboration était une belle chose !) et ajouta la proposition offensante d'un secours... en cas de besoin.

Le besoin, oui, il était grand pour cet homme dépouillé de tout (son appartement ayant été perquisitionné, puis réquisitionné, les Allemands et les réfugiés avaient, les uns après les autres, pris jusqu'à la dernière serviette...). Le bruit était venu jusqu'à lui que 300 000 lire étaient promises à qui le livrerait.

Ce nouveau Job, dépouillé de tout, abandonné même par ses frères de race et à qui Dieu ne permettait pas de se complaire dans sa propre justice, priait sans cesse avec larmes, non pour lui, mais pour son peuple :

Ô Toi, gardien d'Israël, protège ce « petit reste ». Ne permets pas que ce « petit reste » périsse !

Et, par la fenêtre de sa pauvre chambre, il regardait les étoiles en signe d'espérance.

Sa fille aînée, par une chance inouïe, avait été « aryannisée ». Elle résolut de prendre son père chez elle. Mais elle avait un mari et un petit garçon. M. Zolli, après quelques jours, comprit que sa présence constituait un danger pour ses enfants.

C'était le temps atroce du massacre des « Fosses Ardéatines » (24 mars 1944) où soixante et onze juifs et près de trois cents « aryens » furent assassinés dans la même nuit.

C'est alors que M. Zolli trouva l'admirable dévouement d'un pauvre ménage chrétien, Gino et Emilia. « J'ai perdu mon père, dit Emilia. Gino a aussi perdu le sien. Venez chez nous. Vous serez notre papa Giovanni. Vous serez bon avec nous et nous vous aimerons bien. Voulez-vous ? »

Chez ces braves gens, le rabbin passa les derniers mois de l'occupation. Un soir, on entendit des hommes qui chantaient dans la rue. Les Américains entraient dans Rome. C'était le 4 juin 1944.

LE SEIGNEUR REND SES BIENS À JOB

M. Zolli répugnait à revendiquer sa charge. Mais, le 7 juillet, un décret du commissaire régional américain ordonnait la dissolution du conseil de la Communauté juive et nommait un administrateur provisoire. Et le grand-rabbin Zolli fut rétabli dans sa charge. De même la direction du Collège rabbinique lui fut rendue. Mais de l'une et de l'autre de ces fonctions, il allait se démettre, car il savait qu'il était devenu chrétien.

Il écrira plus tard :

Le converti, comme le miraculé, est l'objet et non le sujet du prodige. Il est faux de dire de quelqu'un qu'il s'est converti, comme s'il s'agissait d'une initiative personnelle. Du miraculé, on ne dit pas qu'il s'est guéri, mais qu'il a été guéri. Du converti, il faut en dire autant.

Dans son itinéraire mystique, le rabbin Zolli s'approchait de plus en plus de la terre promise du christianisme. D'abord, il avait pensé concilier en lui hébraïsme et christianisme. Le judaïsme moderne semble, en effet, considérer Jésus comme un grand prophète du peuple juif, comme un rabbin miraculeux. Mais le jour vint où l'exigence du choix s'imposa.

C'était en la Fête de l'Expiation 1944 qui se célèbre les 9 et 10 du mois de Tichri (fin septembre, commencement d'octobre). M. Zolli présidait le service religieux aux rites longs et compliqués. Il aimait cette fête entre toutes les fêtes, le seul jour de l'année où le grand-prêtre pénétrait dans le Saint des saints ; il revoyait son père et sa mère, suivant avec des larmes la cérémonie. Ce jour-là, cependant, ce n'étaient pas des larmes, mais une sorte de brume qui enveloppait le célébrant. Un cierge se consumait près de lui, flamme vacillante et torturée, et il pensait : « Cette flamme, c'est mon âme même. »

Ses deux assistants priaient et chantaient, mais lui ne pouvait prononcer une parole. Soudain, avec les yeux de l'esprit, il vit une grande prairie et, debout au milieu de l'herbe verte, le Christ revêtu d'un manteau blanc. Le ciel bleu brillait au-dessus de sa tête et une indicible paix émanait de cette scène. En même temps, une voix sans timbre parlait à son cœur : « Tu es ici pour la dernière fois ! »

Le soir de ce jour, M. Zolli rentra chez lui sans rien dire. Après le souper, sa femme et sa fille se retirèrent dans leurs chambres. Quand M. Zolli eut rejoint son épouse, celle-ci lui dit : « Aujourd'hui, tandis que vous étiez devant l'arche de la Torah, j'ai vu Jésus-Christ près de vous. Il était en blanc. Il posait sa main sur votre tête et il vous bénissait. »

M. Zolli fit celui qui ne comprend pas et sa femme répéta son propos. À ce moment, de la chambre de Miriam, dont la porte était ouverte, jaillit un appel aigu : « Papa ! »

La jeune fille avait l'habitude de ces appels à tue-tête qui la faisait surnommer par ses parents « la petite trompette ».

– Que me veux-tu ?

– Vous venez de parler de Jésus-Christ. Ô papa, savez-vous que j'en ai rêvé cette nuit. Il était très grand, très blanc... M. Zolli, frappé par ces coïncidences, y réfléchit pendant quelques jours et sa conclusion fut précise : « Je ne suis plus à ma place à la synagogue. Il serait déshonnête de ma part d'y rester ! »

Et, par téléphone, il demanda rendez-vous à un prêtre et lui dit : « Instruisez-moi. Je veux recevoir le baptême. »

MONSIEUR ZOLLI PASSE LE TIBRE

De la Synagogue à Saint-Pierre de Rome, il n'y a que le fleuve à traverser. La grâce avait, pour le grand-rabbin, servi de pont.

Placé à l'intersection des deux Testaments, il avait été fidèle à la Lumière, « car le même rayon de lumière se dégage de la robuste parole d'Amos, se revigorisait à travers la merveilleuse parole d'Isaïe, pour déboucher dans la grande lumière de l'Évangile ».

« Tout me fait croire que j'étais naturellement chrétien », écrira encore M. Zolli. Il l'était même à son insu. Nous en avons reçu personnellement l'émouvant témoignage. En avril 1937 (huit ans avant sa conversion) il eut, comme grand-rabbin de Rome, à prononcer l'éloge funèbre d'un des bienfaiteurs insignes de la Communauté, M. Guido Cohen. Il parla de la charité dans de tels termes qu'il scandalisa, croyons-nous, une partie de son auditoire juif ; mais ses auditeurs chrétiens se dirent les uns aux autres en se retirant : « Ce n'est pas un rabbin qui vient de nous parler, c'est un prêtre catholique. »

Son baptême, le 13 février 1945, lui fut conféré dans une chapelle de Sainte-Marie des Anges par Mgr Traglia, vice-gérant de Rome. M^{me} Zolli fut également baptisée (leur fille Miriam le fut l'année suivante). Elle ajouta à son prénom d'Emma celui de Maria. Quant à M. Zolli, il changea son nom d'Israël en celui d'Eugène (le prénom onomastique de Pie XII) en hommage de reconnaissance pour ce que le Pape avait fait pour les Juifs pendant la guerre¹.

Le lendemain, les deux époux faisaient leur première communion. Ils furent confirmés quelques jours après, à l'Université Grégorienne.

Mais la conversion de M. Zolli posait pour lui un problème brutal : celui de la pauvreté, sa fortune lui venant de sa charge.

« Il n'avait pas de quoi dîner le soir de son baptême, nous a dit Mgr Traglia. Je dus lui donner cinquante lires. »

Quelques jours auparavant, M. Zolli avait dit au R.P. Dezza, recteur de l'Université grégorienne :

Ma demande de baptême n'est pas un « do ut des ». Je demande l'eau du baptême et rien de plus. Je suis pauvre et je vivrai pauvre. J'ai confiance en la Providence.

Un témoin digne de foi nous écrit : « Il ne voulut pas entrer dans l'Église au moment de la persécution des Juifs, pour ne pas échapper à leur sort. À l'entrée des Alliés à Rome, s'il était demeuré juif, il aurait eu tout ce qu'il pouvait désirer. Et moi-même, je connus les offres que les Juifs de Rome et d'Amérique lui firent en cette occasion. Mais il refusa tout et se prépara au baptême. »

Devenu chrétien, M. Zolli abandonna une seconde fois son appartement de la Via Arenula. Par le téléphone, il recevait des sarcasmes, des injures, des menaces de la part de certains membres de la communauté israélite. Un journaliste écrivit : « La plus ancienne communauté israélite du monde a réchauffé un serpent dans son sein. »

M. Zolli a écrit sur « le serpent » une de ses pages les plus touchantes. « Non, conclut-il, le serpent n'a pas été réchauffé par la communauté. Mais c'est le Christ Jésus qui l'a enflammé. »

Ses amis jugèrent alors qu'il devait se mettre à l'abri et le R.P. Dezza l'hospitalisa plusieurs mois à l'Université grégorienne.

Chaque matin, il assistait, dans la chapelle, à la messe du Père et il demeurait longtemps en prières, disant : « Père, je me trouve si bien à la chapelle que je ne voudrais jamais en sortir. »

Dans sa chambre, on le trouvait toujours penché sur sa Bible en langue hébraïque : « Je lis et je prie », disait-il. Après cela, sa famille se logea dans un petit appartement au quatrième étage d'une maison modeste et, sur l'intervention du Saint-Père, M. Zolli fut nommé professeur à l'Institut biblique pontifical ; il donna également des cours à l'Université de Rome.

LE CHRÉTIEN

Disciple du Pauvre d'Assise (chose curieuse, il était né un 17 septembre, jour où l'Église fête les Stigmates de saint François), il reçut, le 3 octobre 1946, la cordelière du Tiers-Ordre franciscain.

Il vivait dans une extrême pauvreté. Une amie me disait : « Quand on allait le voir, il tenait – selon la coutume italienne – à vous offrir du café, mais je n’en acceptais qu’une goutte, sachant qu’un refus le blesserait, mais que, d’autre part, il n’avait pas les moyens de se montrer généreux. »

Sa confiance dans la Providence était totale. Des protestants lui offrirent de grosses sommes s’il pouvait découvrir dans l’Écriture la justification de leur thèse contre le Siège de Pierre à Rome. Non seulement M. Zolli refusa ces propositions, mais il prépara un ouvrage qui devait prouver la primauté de Pierre.

En l’été 1953, il fut invité à donner des cours à l’Université Notre-Dame d’Indiana et c’est en Amérique que parut *Before the Dawn (Avant l’aurore)*, autobiographie ou plutôt réflexions sur les divers événements de sa vie ayant, de près ou de loin, amené sa conversion.

De nombreux auditoires réclamaient sa parole. Les premiers à en profiter furent les étudiants de la Grégorienne à qui, peu de jours après son baptême, il narra les étapes de son itinéraire spirituel, montrant comment, dans une méditation profonde sur le Serviteur de Iahvé, il se convainquit que seul le Christ pouvait être ce Serviteur.

La dernière fois qu’il parla en public, ce fut en janvier 1956, deux mois à peine avant sa mort, à l’Oratorio Filippino della Vallicella, et voici ces ultimes paroles :

Dieu juge est juste et clément. Justice et clémence en Lui ne peuvent se séparer. La Loi prescrit que l’homicide soit tué. Mais Dieu ne fait pas mourir Caïn.

Il fonda l’Association de Notre-Dame de Sion pour aider et suivre les Juifs nouvellement convertis. Il en organisait les réunions et y prodiguait sa parole et sa charité.

Gravement malade du cœur, il dut quitter son quatrième étage sans ascenseur. Sa fille Miriam, mariée et mère d’une petite fille qui était la joie de son grand-père, habitait Monte-Mario. Elle installa ses parents dans ce quartier neuf, confortable et aéré, non loin d’elle.

La paroisse de M. Zolli fut alors l'église dite *Stella Matutina*. C'est un édifice tout neuf, revêtu de mosaïques bleu-nuit.

Au-dessus de la porte étincelle une étoile dorée. En voyant cette étoile, on ne peut s'empêcher de penser à la tragique étoile jaune qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, marqua le peuple condamné par Hitler. Mais, pour M. Zolli, l'*étoile du matin* avait pris toute sa lumineuse signification. Il fut un paroissien modèle. Il assistait notamment aux conférences sur l'Évangile, intervenant seulement quand on le lui demandait.

Un peu avant Noël 55, son curé, le R.P. Bargellini, lui demanda une conférence sur l'Annonce du Rédempteur dans l'Ancien Testament. L'auditoire fut tellement subjugué par cette conférence qu'il fut décidé que M. Zolli en ferait une du même genre pour préparer Pâques... Mais il mourut pendant le Carême.

En janvier 56, aux premières neiges, il fit une broncho-pneumonie, parut se remettre, rechuta en février. Veillé la nuit par sa fille (sa femme était âgée et malade), il la confondait avec sa mère défunte et l'appelait : maman. Puis il se reprenait et, la reconnaissant : « Rentre chez toi, tu as ta fille... »

Il appelait aussi sa fidèle assistante, M^{lle} Cavalletti : « J'ai encore une lettre à écrire... » L'après-midi, un religieux de ses amis venait prier avec lui.

Le 2 mars, à 10 heures, il reçut la Sainte-Communion. Il dit : « J'espère que le Seigneur me pardonnera mes péchés. Pour le reste, je me confie à Lui. »

Puis il parla encore, mais on ne le comprenait plus. Il était déjà sur l'autre bord. À midi, il tomba dans le coma. À trois heures, comme le Christ, il mourut.

Ses obsèques eurent lieu le 4 mars. C'était le 3^e dimanche de Carême dont l'Introït est tiré du Psaume XXIV : *Mes yeux sont toujours levés vers le Seigneur, car il dégagera mes pieds du piège...* Le R.P. Dezza célébra la messe des funérailles. Il pleurait. Un élève de M. Zolli servait cette messe, si ému qu'il se trompa plusieurs fois.

Le professeur Zolli fut inhumé au cimetière de Campe-Verano. Sa tombe était seule dans un grand espace vide, mais quelques jours plus tard, on enterrait près de lui le poète catholique Salvatore Aponte... rencontre suprême. La tombe de M. Zolli porte

cette inscription : DOMINO MORIMUR, DOMINI SUMUS (nous mourons dans le Seigneur, nous appartenons au Seigneur).

On a pu écrire : « La principale fonction de la vie de M. Zolli (était) d'enseigner que, de l'Ancien au Nouveau Testament, il n'y avait pas de brisure ni de solution de continuité, mais un lent acheminement de l'esprit vers des fins plus hautes ; telle a été la signification de sa conversion. » (Sofia Cavalletti.)

DANS LE CIEL DE ROME

Quand, du Janicule, de la terrasse de Sainte-Sabine ou de quelque autre point de vue, on contemple Rome, on ne peut dénombrer les clochers, les clochetons, les campaniles, les coupoles sur lesquels se dresse la croix. Un seul édifice ne porte pas le signe sacré, c'est la Synagogue.

Aujourd'hui, il semble que cette croix absente plane, invisible, sur le Temple dont le Saint des Saints a, pour l'un de ses grands-prêtres, débouché sur le Calvaire.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de M. Zolli

Israël, Udine (1935) ; *Il Nazzareno*, Udine (1938) ; *Christus*, Ave, Roma (1945) ; *Antisemitismo*, Ave, Roma (1945) ; *Mi encuentro con Christo*, Madrid (1952) ; *Before the Dawn*, Sheed and Ward, New-York (1954) ; *L'Educazione Presso Gli ebrei*, Viola, Milan (1952) ; *L'Ebraismo*, Studium, Rome (1952) ; *Da Eva a Maria*, Studium, Rome (1954) ; *Il Salterio*, Viola, Milan (1951) (la meilleure traduction des psaumes en italien et dont les Bénédictins se sont servis dans un ouvrage liturgique : *Il libro delle ore*). Cet ouvrage a été suivi d'un livre d'explication des psaumes : *I Salmi*, Viola, Milan (1953) ; *Guida All'Antico e Nuovo Testamento*, Garzanti, Roma (1956), œuvre posthume. Et nombre d'articles scientifiques dans des revues italiennes, américaines, espagnoles, allemandes...

Geneviève DUHAMELET,
dans *Convertis du XX^e siècle*,
5^e volume, Casterman, 1961.

Geneviève Duhamélet est vice-présidente de l'Association des Écrivains Catholiques de France, sociétaire des Gens de Lettres et de la Société des poètes français.

Poète, romancière, hagiographe, journaliste, conférencière, elle a publié une quarantaine d'ouvrages, par exemple : *Rue du Chien qui pêche*, *La vie et la Mort d'Eugénie de Guérin*, *Les Petites-Sœurs de l'Assomption*, *Mozart*, et, pour les enfants, *Sainte Geneviève*, *Tout feu tout flamme*, *La petite fille d'en face*, *Do-ré-mi-fa*, etc.

Plusieurs de ces ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

¹ La charité de Pie XII à l'égard des Juifs proscrits ne peut se dire. Il alla jusqu'à suspendre les prescriptions du Droit Canon sur la clôture afin qu'ils trouvassent accueil dans les monastères ; on les cacha dans les presbytères, dans les combles des églises et les souterrains des couvents qui en abritèrent clandestinement des centaines. Et la charité de tous les membres du clergé découla de la charité inépuisable du Père.